

L'HOMME DE LA RUE

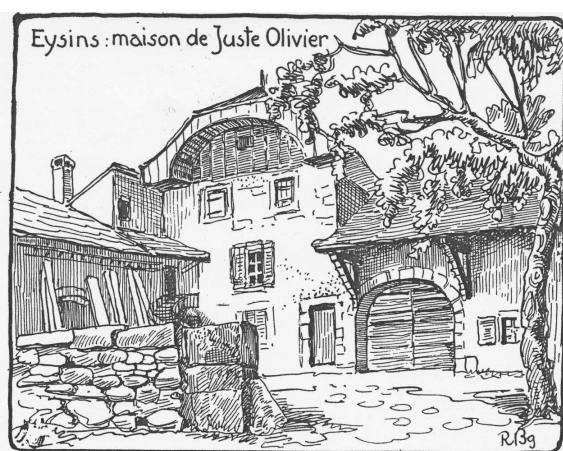
JUSTE OLIVIER Poète national vaudois

La rue Juste Olivier relie à Nyon la rue de la Gare à la rue des Marchandises. On l'appela d'abord la « Rue Nouvelle », puis en 1903 à l'occasion de la construction de « bains publics » au numéro 3, elle fut baptisée « rue des Bains », avant de devenir et rester « Juste Olivier ». Il existe également dès 1904 une rue Juste Olivier à Lausanne, entre l'avenue Georgette et l'avenue Jurigoz. A Lausanne également fut érigé le 2 juillet 1910 un monument, œuvre de Raphaël Lugeon, situé au pied de la colline de Montriond.

Juste Olivier naît à Eysins le 18 octobre 1807. Il est tout au long de sa vie écrivain, poète, romancier, journaliste et érudit vaudois. Il est le frère aîné d'Urbain Olivier, également poète. Toutefois, autant la vie de Juste Olivier est mouvementée, contrecarrée par les événements politiques de l'époque, comme on le verra, autant l'existence de son frère écrivain Urbain, est paisible et rectiligne.

Juste Olivier est issu d'une famille paysanne, estimée, distinguée même. La vie à cette époque dans son village est faite d'âpres labeurs, et de sacrifices, Il hérite de son père le sens du devoir, et de sa mère sensibilité et imagination.

Cependant, il rompra avec cette vie campagnarde, éprouvant dès son plus jeune âge l'amour des livres. Après le collège, suivi à Nyon, il est admis à l'Académie de Lausanne, où il étudie la théologie. En parallèle, il est précepteur dans une famille qui le loge et le nourrit. Il donne de plus des leçons particulières pour payer ses études.



Très tôt, son talent littéraire et sa sensibilité de poète se révèlent. Il entre à la société d'étudiants Zofingue, dont il fut le chantre attitré. Il est également reçu membre du Cercle littéraire. C'est cette vocation littéraire, de jour en jour plus impérieuse, qui le fit renoncer à une carrière dans l'Eglise.

Il envisage alors un enseignement de littérature et d'histoire au gymnase de Neuchâtel. Engagé après concours, le jeune professeur de vingt-deux ans est invité à faire à Paris un séjour d'études, qu'on lui rendit facile en faisant dater ses honoraires du jour de sa nomination.

Ce séjour marqua dans sa vie. Il suit les cours de la Sorbonne et du Collège de France, rencontre les représentants du romantisme à son apogée. Il se lie avec Sainte-Beuve, qui eut sur sa vie une influence notable et qu'il attirera à Lausanne. C'est à Paris qu'il publie ses deux premiers ouvrages *Julia Alpinula* et *la Bataille de Grandson*, ses « Poèmes suisses ».

Il assiste alors à la révolution de 1830, qui lui fait rejoindre la Suisse. Il épouse à Noville le 28 octobre Caroline Ruchet et eut avec elle 4 enfants. Avec elle également, il publie en 1835 un recueil de poèmes *Les deux voix*. Caroline était aussi poète, poète de nature, d'une inspiration nette et franche.

Le 7 novembre, il commence ses cours à Neuchâtel. Après 3 ans, les luttes entre républicains et royalistes fidèles à la Prusse le poussent à retourner à Lausanne où il devient à titre provisoire professeur d'histoire à l'Académie. Il devient professeur ordinaire en 1839, et est adopté par des étudiants enthousiastes comme un de leurs professeurs de choix. Il donne également dès 1843 des cours à l'Ecole Vinet.

C'est également une période de création littéraire féconde. Il a sous la main, dès 1842, un organe littéraire, la *Revue Suisse*, récemment fondée, et dont il est pour un temps le propriétaire et le rédacteur. Cette revue aspirait à faire mieux connaître l'une à l'autre, pour les faire se mieux comprendre, les deux Suisses, française et allemande. Elle comprenait aussi une « Chronique Parisienne », à laquelle collaborait, anonymement, Sainte-Beuve.

Il est en même temps historien et publie après un travail acharné de cinq années une œuvre importante à ses yeux, aujourd'hui oubliée, *Le Canton de Vaud, sa vie et son histoire*. Il publie également en 1842 ses *Etudes d'histoire nationale*.

C'est alors qu'éclate la révolution vaudoise de 1845, qui interrompt sa carrière professorale et littéraire en Suisse romande. Le Gouvernement est renversé. Comme plusieurs autres professeurs, il sent la crise frapper l'Académie et donne sa démission pour mars 1846. Cette crise marquait l'avènement d'un esprit nouveau, le groupe d'hommes distingués qui avaient jeté sur l'Académie un vif éclat fut dispersé.

Juste Olivier décide alors de retourner à Paris avec sa famille. Il y restera malgré la révolution de 1848. Il y tient avec sa femme une pension d'étudiants.

Son espoir de s'y livrer à une activité littéraire fructueuse fut déçu, même si sa maison parisienne devient le rendez-vous d'une élite littéraire et artistique. Il se tourne alors vers l'enseignement privé et la rédaction de diverses publications, dont une religieuse. Il envoie mensuellement une chronique parisienne à la *Revue Suisse*. C'est le travail le plus considérable d'Olivier, et, à certains égards, le plus remarquable par la netteté des aperçus et la variété des informations. Il collabore aussi au *Journal de Genève*.

Cette vie parisienne de près de 25 ans, « vie très assujettie et très sévère », fut marquée par de rudes épreuves, son fils Arnold meurt en 1852 à l'âge de 12 ans, mais eut aussi ses douceurs et ses jours de soleil : des amitiés illustres ou distinguées, les diversions de la littérature et de l'art, ou la présence dans son salon de compatriotes qui venaient saluer leur poète.

En 1870, alors qu'il est en vacances dans le chalet de son fils Edouard à Gryon, la guerre franco-prussienne éclate. Elle le contraindra à rester en Suisse jusqu'à la fin de sa vie. Installé à Gryon, il donne des conférences sur la littérature contemporaine à Lausanne, Genève, Morges et Neuchâtel.

En automne 1875, affaibli par la maladie, il est transporté à Genève chez sa fille, Thérèse Bertrand-Olivier, où il meurt le 7 janvier 1876. Le 10 janvier 1876, il est inhumé à Nyon, où Charles Secrétan, son disciple, son ami, celui qui a si bien parlé d'Olivier poète, lui adressa, au nom de l'Académie de Lausanne et du Canton de Vaud, un dernier hommage et un dernier adieu.,

Ainsi fut exaucé le souhait exprimé dans un de ses poèmes « Chanson dernière » :

*O bleu Léman, toujours grand, toujours beau
Que sur ta rive au moins j'aie un tombeau. !*

Juste Olivier sera salué comme le chantre inspiré non seulement de la nature et de la patrie vaudoises, mais de la nature et de la patrie romandes. Ramuz disait de lui « notre seul classique vaudois ».

Dominique Burki

Sources :

Biographies Nationales, Tome troisième, article signé Ch. Berthoud
Wikipedia « *Juste Olivier* »